

**CHRISTOPHE GUILLAUMOT
MAÏTÉ BERNARD**



Petits désordres

**Une comédie policière
contemporaine et loufoque**

LIANA LEVI



Petits désordres. Grégoire Leroy a l'habitude de surmonter les désagréments du quotidien, car il est commandant de police et chef d'une brigade de répression du proxénétisme. Ce n'est pas une révolte de prostituées, ni même les demandes incongrues de ses chefs qui vont le déstabiliser. Mais hélas, une expression balancée dans le feu de l'action suffit à lui attirer les foudres de la hiérarchie. Aujourd'hui le langage doit être maîtrisé à la virgule près et sa phrase « on n'est pas des pédés » soulève un tollé au Bastion. L'indignation monte dans les rangs et on réclame sa tête ! Pendant ce temps, sa fille Elsa songe à la cause des opprimés, son yorkshire Oulan-Bator est en proie à la dépression et un mouton philosophe squatte inopportunément son jardinet. Grégoire aimerait partir de l'autre côté de la Terre, mais avant ça, il va devoir régler tous ces petits désordres...

Maïté Bernard est l'auteure de romans et de polars, notamment *Fantômes*, à la « Série noire » (2002, Prix du meilleur polar francophone 2003) et *Monsieur Madone* (Le Passage, 2009). Elle écrit aussi pour la jeunesse (*Ava*, Syros, 2012-2015).

Christophe Guillaumot, commandant de police à la DTPJ de Toulouse, a obtenu le prix du Quai des Orfèvres pour son premier polar. Dans sa trilogie *Abattez les grands arbres* (2018), *La Chance du perdant* (2017) et *Que tombe le silence* (2020), il impose le personnage du Kanak. Il est aussi l'auteur de deux livres jeunesse chez Rageot.

Parution 2 mars 2023

Collection « Policiers »

208 pages. 18 euros
ISBN 979-10-349-0715-1

Éditions Liana Levi
1, place Paul Painlevé, 75005 Paris
Tél. : 01 44 32 19 30
editions@lianalevi.fr
www.lianalevi.fr



Retrouvez nos actualités
sur www.lianalevi.fr
Facebook, Instagram et Twitter

Naissance d'une collaboration

Christophe – Comment l'idée nous est venue? On se connaît depuis dix ans. Lors d'une soirée entre amis, j'ai laissé échapper que je traversais une crise de confiance, que je n'arrivais plus à écrire, que je me censurais à chaque idée qui me venait parce que je me disais à chaque fois: «On peut plus parler de ça, on peut plus en parler comme ça.» Mes amis m'ont chambré en me disant que j'étais la caricature du mâle blanc hétérosexuel de plus de cinquante ans qui maugrée: «De toutes façons, on ne peut plus rien dire.» On s'est marré et on est passé à autre chose. Mais le lendemain...

Maïté – Je lui ai écrit un mail parce que ça m'avait touchée. Je lui ai dit que son sujet était exactement là où il croyait qu'il devait se taire, mais qu'il devait en faire une comédie. Qu'il fallait qu'il reprenne toutes les idées qu'il pensait ne pas pouvoir exprimer et qu'il les attribue à un personnage qu'il confronterait à des situations et à d'autres personnages qui viendraient sans cesse heurter ses représentations, que la comédie naîtrait là, et l'émotion aussi, parce que tout le monde pourrait s'y reconnaître. J'ai repris quelques idées qu'il avait exprimées la veille et j'en ai fait des petites scènes dialoguées pour qu'il voie mieux ce que je voulais dire.

Christophe – En fait, on ne le savait pas encore, mais elle était déjà en train d'ébaucher les personnages de Grégoire et Samia, et leur dynamique.

Maïté – Je lui ai dit: «Lance-toi et si tu veux, quand tu as fini ton roman, j'y jette un œil pour te dire si tu as gardé le bon ton.»



© Éloïse Martin/Leextra/Éditions Liana Levi

Christophe – Et moi je lui ai répondu: «Écrivons-le ensemble.»

Maïté – Je suis restée sans voix!

Christophe – Pourquoi?

Maïté – Parce que je n'avais jamais écrit à quatre mains, parce que je me sentais incapable d'écrire un roman policier, parce que...

Christophe – Mais tu as commencé dans le roman policier.

Maïté – Mon premier roman est sorti à la «Série noire», mais c'était un roman noir, pas une véritable enquête. Et puis, Christophe et moi, on a des opinions très différentes. Disons que, pour caricaturer, moi je suis l'intello de gauche qui aime *Roubaix, une lumière* [Arnaud Desplechin, 2019, d'après le documentaire *Roubaix, commissariat* ...

... central] pour sa réflexion sur la grâce (au sens divin) et Christophe est le flic qui me regarde de l'autre côté de la table et me sort qu'il est imbitable, ce film, que c'est du grand n'importe quoi, qu'il est parti avant la fin. Là, je fais référence à un autre repas entre amis un peu mouvementé!

Christophe – Oui, mais j'ai tout de suite vu que c'était pour ça qu'on pouvait, qu'on devait travailler ensemble.

Maïté – Dans cette proposition, il y avait aussi quelque chose de direct et ludique, comme un gamin dans une cour de récré qui s'approche d'un autre et lui dit: «Tu veux jouer avec moi?» Bref, j'ai accepté, mais en disant bien à Christophe que je ne connaissais rien au travail de la police et aux spécificités d'une enquête. Deux mois plus tard, il est revenu avec un chapitrage super construit, super détaillé, où on avait toute notre intrigue et tous nos personnages.

Christophe – Enfin, ils n'étaient qu'ébauchés. C'est quand on a commencé à écrire qu'ils se sont mis à vivre.

Maïté – Oui, parce que c'est aussi là qu'on a confronté nos fameuses différences d'opinion. Ce qui a été très surprenant, c'est que dans le boulot, on s'est très bien entendu. On s'est réparti les scènes en se disant: «Qu'est-ce que tu as envie de faire?» C'est très important, je trouve, on était dans le plaisir d'écrire, de faire marrer l'autre, de le toucher. Je pense qu'il est aussi là, le secret d'une écriture à quatre mains, il faut être «client» de l'autre, si je puis dire, client de sa façon de voir, de son

humour. Pour moi, l'idée, ce n'était pas de censurer Christophe, mais plutôt de le faire aller plus loin. Donc j'entrais dans sa scène et je disais: «Et si on faisait plutôt comme ça?» Et je rajoutais des éléments à l'intérieur de ses parties.

Christophe – Et naturellement, c'est devenu notre façon d'écrire. Ce n'était plus «Toi, tu fais ça, moi je fais ça». Ça se mêlait.

Maïté – Bon, il faut être honnête, quand on relisait les parties de l'autre, on se disait aussi beaucoup «je supprimerais».

Christophe – Je confirme!

Maïté – Mais c'étaient surtout des questions de style. Par exemple, Christophe faisait de très bonnes scènes d'exposition avec le groupe de Grégoire, quand il faut à la fois indiquer au lecteur où on en est et comment va s'orienter l'action, sans que ça soit lourd. Il écrivait des scènes claires, efficaces, tendues. Donc quand je lui disais que «je supprimerais» bien certaines phrases, voire des paragraphes entiers, c'était pour mettre en valeur le type d'énergie qu'il avait trouvée. Comme je disais, il faut être le client de son partenaire d'écriture, avoir envie de le mettre en valeur.

Christophe – Et voilà, à force de supprimer...

Maïté – ... on a écrit un roman!